

[Texte]

mean towards the end of that short timeframe that by the time we got over the problems and barriers caused by, I suppose, egos within the university system itself and we really were able to focus on the best talent available among various institutions, the time available to interact with industry was very short. In some cases it was much of an eleventh-hour exercise. I think another couple of weeks would have been very, very useful in bringing the university and industry groups together.

The observation I have to make, and it is an observation I have made on the federal program, was urging them to give time before the letters of intent come in, because in many ways the greatest challenge in putting these things together is to get the players talking to one another. That was a challenge in the Ontario program. I worked in putting two proposals together, advanced materials and the telecommunications one. There are pockets of expertise in a number of universities in Ontario, and from their point of view in many ways that is the centre of gravity of the total competence within the province. You had to get them to accept within a single university the fact that there were one or two real leaders in the field, then get those people to accept the fact that there were academics working, perhaps in the same field of materials, perhaps in another field of materials, just down the road 40 miles who were just as good as, or, Heaven forbid, even better than, they were, and then bring those parties together.

That took a lot of time. Eventually it did happen. There was a lot of ego-bruising in the process, but I think that was healthy and good for the community.

We then had to convince them that this was the sort of exercise that could not be done as a collective operating grant proposal to NSERC, the granting council. They were talking about proposals involving \$5 million to \$8 million a year. I felt strongly the Government of Ontario would want a legal entity to deal with in a case like that. So I insisted at that time, and later on the Ontario government insisted, that the proposals all be built around a legal entity, so the province would be dealing with one legal entity rather than a group of professors. So again that took time.

The challenge at the eleventh hour in interfacing with industry in some cases was a very difficult one. The faculty had identified the challenges they would like to do from an academic perspective. They had identified the amount of money they felt they could effectively use. They had even allocated it among the various types of materials; research, for example. Then they went to industry and said: here is what we propose to do; if you agree, please support us by signing here.

• 1000

That clearly was not the type of involvement Dr. Mustard and people in the Ontario program were looking for. They were looking for more active involvement by industry in developing the research programs themselves to bring the industrial perspective to it. As a result of that,

[Traduction]

avoir finalement franchi les obstacles posés par l'égo des universitaires eux-mêmes et avoir pu nous concentrer sur les meilleurs éléments des différentes institutions, il nous est resté très peu de temps pour contacter l'industrie. Dans certains cas, cela s'est vraiment fait à la dernière heure. Quelques semaines de plus auraient été extrêmement utiles pour réunir les groupes des universités et de l'industrie.

J'ai justement conseillé, dans le cas du programme fédéral, de donner plus de temps avant la présentation des propositions, car bien souvent, le plus difficile dans ce genre de projet est de réunir les différents intervenants. C'était la difficulté dans le cas du programme ontarien. J'ai travaillé à l'élaboration de deux propositions, se rapportant aux matériaux de pointe et aux télécommunications. Il y a des groupes d'experts dans un certain nombre d'universités ontariennes et, dans bien des cas, ils estiment que toute la compétence en la matière dans la province se résume à eux. Il a fallu faire accepter au sein d'une même université qu'un ou deux chercheurs étaient les plus compétents dans le domaine, et ensuite faire admettre à ces personnes que d'autres universitaires travaillant dans le même domaine à 40 milles de là étaient peut-être tout aussi bons, et peut-être meilleurs, qu'eux, et les regrouper.

Cela a pris beaucoup de temps. Finalement, on y est parvenu. On a dû froisser l'orgueil de bien des gens, mais je pense que cela a été positif pour le milieu universitaire.

Il a ensuite fallu les convaincre que ce genre de projet ne pouvait pas se faire sous forme d'une proposition collective présentée au CRSNG. On parlait de propositions de l'ordre de 5 à 8 millions de dollars par année. J'étais convaincu que le gouvernement de l'Ontario voudrait traiter avec une entité légalement constituée dans ce cas. J'ai donc insisté, comme le gouvernement ontarien plus tard, pour que les propositions soient soumises par une telle entité afin que la province puisse traiter avec elle plutôt qu'avec un groupe de professeurs. Cela aussi a été long.

Dans certains cas, il a été très difficile de traiter avec l'industrie à la dernière heure. Les scientifiques avaient identifié les défis qu'ils aimeraient relever du point de vue universitaire. Ils avaient aussi déterminé de quel montant d'argent ils pouvaient disposer de façon efficace. Ils avaient même réparti les fonds entre les différents sujets. Ils ont ensuite fait part de leurs intentions à l'industrie et lui ont simplement demandé de signer si elle était d'accord.

Ce n'est évidemment pas le genre de contribution que recherchaient M. Mustard et les participants au programme ontarien. Ils souhaitaient que l'industrie participe beaucoup plus activement à l'élaboration même des programmes de recherche, pour qu'on tienne compte